

Déparler le poème

Ne calme pas les dragons de Jean-Marc Desgent, *La Grenouillère*, 85 p.

Guillaume Asselin

Number 250, Fall 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/73127ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Asselin, G. (2014). Review of [Déparler le poème / *Ne calme pas les dragons* de Jean-Marc Desgent, *La Grenouillère*, 85 p.] *Spirale*, (250), 55–56.

Déparler le poème

PAR GUILLAUME ASSELIN

NE CALME PAS LES DRAGONS

de Jean-Marc Desgent

La Grenouillère, 85 p.

Bard de distinctions nationales et internationales, lauréat du prestigieux Prix du Gouverneur général en 2005 pour son recueil *Vingtièmes siècles*, auteur d'une œuvre poétique aussi originale que prolifique, Jean-Marc Desgent n'a sans doute plus besoin de présentation. On le retrouve avec bonheur dans cette nouvelle plaquette parue aux Éditions de La Grenouillère dans la collection « Les classiques du XXI^e siècle ». L'étiquette peut surprendre : court-circuitant la logique de canonisation présidant habituellement à l'intronisation des œuvres dans le club très sélect des chefs-d'œuvre, elle prend de court le temps dont l'épreuve change brusquement de nature. C'est un trait de l'époque, qui court elle-même de plus en plus vite, où le présent déborde toujours plus rapidement sur le futur vers lequel il se projette peut-être moins qu'il n'est projeté, jeté devant où demain s' imagine et, avec lui, le cortège des œuvres dont on s'essaie à deviner les chances et le potentiel de survie dans les mémoires, où le souvenir s'anticipe désormais bien plus qu'il n'est remémoré. Mémoire *prospective* plutôt que *rétrospective*, mémoire de l'avenir qui n'en est plus à inventorier les œuvres qui sont passées à l'histoire, comme il était d'usage autrefois (c'était hier, déjà), mais à anticiper celles qui, chargées de présent, *passeront* à l'histoire. Le classique, au XXI^e siècle, n'est plus celui qui a survécu à l'oubli, s'est déjà inscrit dans la somme des siècles, mais celui qui *survient* – *troue le mur du temps*. Celui qui, depuis le présent, s'arrache au présent comme un bloc d'heures pures, irradiantes, météore errant en marge des chronologies dont il rompt les repères, brouille les balises. Non plus le revenant des anthologies, mais le survivant des prospectus. Il ne faut plus le chercher en arrière mais en avant, sa parole ayant pris de vitesse le pré-

sent qu'il fait se contracter tout entier dans l'énergie du bond qu'il fait par-dessus et au-delà de son propre temps. De sorte qu'aujourd'hui se met soudain à retarder dans son sillage de comète parlante, de la même façon que le bruit de l'avion qui a franchi le mur du son ne nous parvient toujours qu'après coup. Il faut imaginer un présent pulsatile, un présent divinatoire qui voit déjà demain maintenant.

L'ÉCRITURE DU DÉSASTRE

Et ce que voit le poème ainsi avancé tout au bout du temps, ce qu'il avise perché sur la pointe de l'extrême contemporain où il ouvre l'œil du futur ici, du futur maintenant, ce qui se présente à son regard de voyant prend quelquefois et même souvent la forme du terrible, le visage de l'horrible. « *Ça voit le désastre* », qui partout étend ses tentacules de cauchemar sur ce fond de catastrophe dont le poète a fait jadis la théorie (*La théorie des catastrophes*, 2000), cette nuit des choses cassées, broyées, disloquées, comme fatiguées d'exister, qui ne tiennent plus que par ces ruines parmi lesquelles erre la troupe défaite des mendiants maudits de l'impossible. C'est l'hiver dedans qui a neigé sur les cœurs, c'est l'hiver dehors qui a givré les corps, congelé les âmes tremblant comme des flocons de fièvre dans le froid – « *des angelots sous verglas* ».

*Ça grelotte nous,
ça gèle je,
ça étouffe,*



*je suis dit par tant de croix
les soleils qui s'empalent, un vivre et un
[revenir inutiles,
je suis à nous exister malheureusement.*

Ficelées sous cette froidure jetée sur l'esplanade-monde comme un « *suaire vertical* », un « *suaire général* », les vies vacillent au bout d'un sang de peine qui circule mal, qui coince dans le ruisseau crevé des veines, tandis que les bouches blanchissent sous les assauts sans pitié du frimas. « *L'hiver le dehors les jours cassent [...]*

tu vois bien l'immense froid. » Couché dans le lit brisé du siècle, à genoux dans le sacage qu'il s'agit tout à la fois d'aggraver et de réparer, le poème s'offre comme un abri de fortune à l'usage des éclopés, des vivants écorchés vifs, des morflés et des paumés, des sans-logis, des sans-papiers, des sans-paroles, des sans-rien qui vaille. Le poème-maison, la parole-mansarde pour tous ces « *déboîtés de l'histoire* » dont l'écrivain se souvient jusque dans son propre sang de vaurien puisqu'il s'agit d'épouser la condition des sans-terre, de marcher aux côtés des fils et des filles de Mère-misère.

*Je couvre de vêtements chauds chaque être dévêtu, c'est plusieurs c'est
[innombrable,
pour transmettre le dur mystère de tout
[un chacun,
pour avouer sans délicatesse que nous ne
[guérirons pas.*

Le constat est dur, la lucidité cruelle, « *ne calme pas les dragons* ». Comment dire la beauté du désespoir autrement qu'en faisant corps avec lui ? Appelons cela le *pessimisme poétique* de Desgent qui veille vaillamment dans les décombres de l'enfer où l'on est, logeant les affolés comme il peut, « *donn[ant] des espaces aux détruits* », aux grands décousus du bonheur, aux très abonnés de la douleur.

BOSCH LES DRAGONS

Un morceau de *La vision de l'enfer* de Bosch : c'est ce qui orne la couverture du recueil, dont l'image noire se détache sur un fond plus noir encore – nuit des couleurs bordant la nuit des supplices au dernier étage des horreurs, nuit au carré brassillant sous les feux allumés par lesquels la lumière s'est mise à manger les vivants, du moins ce qui en reste au milieu des fantômes et des squelettes. L'auteur n'aurait su choisir meilleur blason pour traduire visuellement le pays perdu qu'il arpente en sa qualité de marcheur transsouterrain, de démineur des âmes et de brancardier des condamnés. Dans ce décor de fin du monde, de fin de tout qui apparaît comme le dépotoir pouilleux de l'infini, il y a l'énorme masse grouillante des monstres qui pullulent comme des teignes dans la chevelure incendiée d'une imagination devenue folle à force de côtoyer le pire :

*Je suis avec des couchés immobiles,
des gelés dur des cadavres des enfants,*

*pourtant leur poitrine est un sanctuaire
[de feu,
chaque jour le squelette perdu des êtres.*

Plus de squelette, c'est la colonne vertébrale du réel qui s'effondre alors que les directions sont égarées, la boussole détraquée : il n'y a que le nord qui semble encore vouloir signifier quelque chose, indiquer un horizon peut-être – nord qui brille et cli-gnote comme un phare magnétique à travers l'orage général et l'énorme mêlée monstrueuse. « *Mes combats avec les monstres / je suis plusieurs lutteurs déments / [...] le ciel est orienté nord plein nord.* »

On ne sort évidemment pas indemne de ces luttes, de ces combats avec l'armée moisie des miasmes et des monstres. Percé, troué, brûlé, déchiré, le poète fuit de partout comme une tonnelle aux flancs défaits, depuis cette faille qu'il est, cette « *fissure qui laisse tout partir* ». « *Mon esprit est une catastrophe / j'ai la pensée blessée bleue drapeau.* » De sa « *tête de pandore* » ouverte à tous vents, les mots jaillissent comme cette suite sans fin de maux que l'insouciance de la sœur d'Ève avait fait s'écouler, à l'origine, hors du fameux coffret dont seul l'espoir devait rester prisonnier. Le poète est envahi par toute une nuée de plaies venues d'Égypte et d'ailleurs qu'il est impossible de refermer et encore moins de cicatrizer. « *Réceptacle obligé* » de l'infini néant qui vomit ses tribus de démons et de diabolotins dans l'ouïe rompue de ses tripes pétillant sous l'ivresse des débordements, il se découvre poreux au mystère des possessions et des dépossessions : « *Je suis un mystique / je vis dans l'âme tordue des diaboliques.* »

UN MOI DÉDALIQUE

Comme les formes et les corps dans le tableau-cauchemar de Bosch, l'âme du poète s'emmêle et se tord dans le labyrinthe de l'identité où il égare son moi, multiplié par toi, nous et les autres dont il a tôt fait de perdre le compte : « *je suis tant il y en a tant* », « *je ne me rappelle jamais qui est mon pluriel, / moi les entassés déchirés décousus* ». C'est un sujet dédalique, schizoïde, qui danse sur le fil barbelé du dédoublement de personnalité et des états *borderline*. Ce je voyageur, multiplement métissé, innombrable dans ses migrations et ses transmigrations, en vient bientôt à franchir l'ultime frontière, la sexuelle : « *je suis fait comme une fille* », « *je suis de biais fillette poupée*

chiffon ». Il y a quelque chose de chamannique dans ces excursions chez les morts, les femmes-enfants et les monstres, où le poète psychopompe se fait « *le pasteur du nous* ». Pas pour faire rentrer le moi à la maison ni le reconduire au milieu des moutons pour qu'il se mette sagement à bêler la belle béatitude – non, tout au contraire : c'est pour le convertir aux vertus de l'égarément merveilleux, lui et sa horde de doubles nomades, de guenilloux et de golems galeux. Un essai, publié en 2005 en collaboration avec l'ethnologue Guy Lanoue, prolonge en pensée cette poésie de la dérive : *Errances (Comment se pensent le Nous et le Moi dans l'espace mythique des nomades septentrionaux sekani)*.

Le poète compte au rang de ces « *hommes vertiges* » qui appellent à « *aller perdu se perdre / du côté des langues errantes involontaires cassées* ». C'est une véritable leçon de désapprivoisement que nous sert ici Jean-Marc Desgent, dépiautant tout ce qui lui tombe sous la main, à commencer par la langue qu'il arrache à sa belle entente et à ses cadences trop bien réglées. Bouleversant la syntaxe qu'il plie aux nécessités d'un dire en prise directe avec les « *hautes températures* », il en vient à produire des images toutes plus étonnantes les unes que les autres : « *je t'aime le tonnerre que tu ne parles pas* ». Pour dire ça – le ça de la pulsion, ça l'innommable, ça le « *total abîmé* », ça l'impossible, ça l'impensable qui poudroie dans l'enveloppe pythique des poumons – « *la langue n'existe pas encore* ». La langue pour dire ça – « *la parole et la crampe dedans* » –, il faut l'inventer, la trouver, la débusquer, l'exhumer, la tirer de cette nuit derrière la nuit où le poète plonge à l'assaut de l'inconnu. De cette nouvelle saison en enfer il tire des illuminations mettant « *l'incendie dans la tête* » qui flambe et file, triste-heureuse, pollinisant et moissonnant dans le feu, la fureur et les tremblements où l'on s'abîme, ivre fou, encore et encore. Et l'on se répète, en refermant le livre, le mot du poète inscrit en tête du recueil comme un commandement : *ne calme pas les dragons*, c'est d'eux – d'eux en toi, de vous en nous – que vient le meilleur. Laissons venir les monstres et les « *bêtes couronnées avec le poignard du soleil* », afin qu'ils-elles nous fécondent et nous fassent « *descendre escalader le grand souffle* » qui pulse si puissamment sous le poitrail rompu des tempêtes. ⊥